

voir bien voulu nous signaler l'erreur commise dans la biographie de feu M. l'abbé Fafard : car nous tenons toujours beaucoup à être parfaitement exacts. Toutefois Ornis, l'auteur de la nécrologie, tient à dire que, s'il a inexactement fait du prêtre défunt l'un des anciens curés de Saint-Sylvestre, cela est dû à ce qu'il a vu ce renseignement donné en toutes lettres dans le *Répertoire général du Clergé canadien*, Tanguay, édition de 1893, page 358. Inutile de dire, sans doute, que l'affirmation de M. le curé de Saint-Joseph de Lévis règle tout à fait la question.

DESIDERATA

M. le bibliothécaire du Séminaire demande, pour compléter ses collections, les numéros suivants du *Protecteur du Saguenay* :

Volume I, Nos 2, 16, 21, 29, 30, 31, 37, 52.

Volume II, Nos 2, 6, 9, 10, 11, 46, 53, 54, 55, 56, 61, 99, 103, 104, 108, 110, 112.

Du *Rapatriement*, de Roberval, manquent les Nos 4 et 5.

Prière, aux personnes qui seraient en mesure de le faire, de vouloir bien nous adresser celui ou ceux de ces numéros dont elles pourraient disposer en faveur des collections du Séminaire.

Le jeu des barres (1)

Vous avez certainement entendu parler des luttes annuelles entre l'université d'Oxford et celle de Cambridge, pour lesquelles se passionne tout bon Anglais. C'est un événement national qui attire sur les bords de la Tamise des milliers et des milliers de spectateurs. Car il s'agit de courses à l'aviron. Si, à propos d'un jeu qui se joue sur la terre ferme, j'évoque devant vous des joutes nautiques, c'est qu'autrefois, sous Louis XIV, à l'époque du grand siècle, il y avait entre les principaux collèges de Paris des parties de barres fameuses qui passionnaient autant l'opinion en France que la rivalité d'Oxford et de Cambridge l'intéresse en Angleterre aujourd'hui.

Ces parties de barres avaient lieu au Champ de Mars, qui, à cette époque, était hors la ville et touchait aux champs. Elles étaient célèbres dans l'université de Paris, et de même qu'aujourd'hui les populations se portent en masse à Auteuil et à Longchamps, de nombreux spectateurs s'y

donnaient rendez-vous aux grands jours de congé. La comparaison n'est pas à notre avantage, et autant l'empressement était justifié pour assister à de nobles exercices développant l'adresse et la vigueur de l'homme, autant il est exagéré et injustifiable quand il s'agit d'animaux surmenés, détournés de leur véritable emploi, et déformés par un entraînement exagéré. Et puis, il n'y avait ni bookmakers, ni pari mutuel, jadis, au Champ de Mars.

Là, le collège de Plessis et le collège des Irlandais, réunis dans le même camp, luttaient contre le collège d'Harcourt et le collège des Grassins. Chaque partie avait sa couleur. Plessis et les Irlandais, le bleu. Les Grassins et Harcourt, le rouge. C'étaient de belles parties, je vous assure, où l'on ne s'assommait point comme dans les parties de foot-ball, importées d'Angleterre. Les joueurs ne se roulaient pas de coups. Les vainqueurs étaient les plus agiles, les plus subtils, les meilleurs tacticiens, et il n'y avait pour les vaincus ni foulures, ni luxations, ni entorses. C'était plus élégant, plus court, plus français.

D'ailleurs, le jeu était en honneur à la cour, et, comme auparavant aux Tuileries, sous Henri II, on jouait à saute-mouton, à Versailles, sous le grand roi, on se livrait au plaisir du jeu de barres. Saint-Simon, qui a décrit les hommes et les choses de son temps, nous raconte qu'il fit la connaissance du roi d'Espagne en jouant une partie de barres avec lui. D'écrivain à monarque, voilà une manière d'entrer en relations tout à fait tombée en désuétude.

Une partie de barres, c'est un semblant de bataille. Les adversaires, placés à une certaine distance les uns des autres, s'observent. Chaque camp a son chef, un malin d'ordinaire, qui, dans les parties passées, a donné des preuves de son aptitude. Il a gagné ses galons de général, soit par la légèreté de sa course, soit par l'habileté de ses dispositions. Pour engager la partie, on choisit un joueur rusé et lesté. C'est une sorte de soldat d'avant-garde, un franc-tireur. Voilà qu'il a surpris l'ennemi, en donnant rapidement le troisième coup réglementaire dans la main qu'on lui tendait. Il bondit. On le poursuit. De chaque camp, on s'élance, la mêlée est générale, c'est la bataille. Puis, tout à coup, une accalmie. C'est l'armistice et, sur les flancs des troupes, un peu à l'écart, les prisonniers sont placés sous l'œil de gardiens vigilants. Les pauvres prisonniers ! Qu'ils ont l'air piteux, et combien l'inaction leur pèse ! Ils tendent les bras le plus longuement qu'ils peuvent, vers leurs frères, sollicitant la délivrance ! Et la lutte recommence, jusqu'à ce qu'un des partis soit vaincu, faute de combattants !

Le grand ancêtre du jeu de barres est certainement le jeu de la coquille chez les Grecs. Les joueurs se partageaient en deux camps égaux, en attribuant à chacun d'eux, autant que possible, des sujets d'élite, des sujets moy-

ens, des sujets médiocres. Une barre était tracée à terre, de façon à ce qu'un des camps fût placé à l'occident et l'autre à l'orient. Un joueur, placé sur cette barre, lançait en l'air une coquille d'huître, blanche d'un côté et noire de l'autre, et il s'écriait en même temps : Nuit ou jour ! Si la coquille tombait du côté blanc, c'est-à-dire du côté jour, le parti de l'orient poursuivait celui de l'occident. Le joueur de ce parti qui était pris faisait l'âne et portait sur son dos celui qui l'avait pris jusque dans son camp. Le contraire avait lieu si la coquille tombait du côté du soir, c'est-à-dire du côté nuit. C'est le parti de l'occident qui, dans ce cas, poursuivait l'autre.

Si l'envie vous en prend, jeunes lecteurs, il ne vous sera pas difficile de faire revivre ce jeu, et vous pourrez vous donner, à bon compte, l'illusion d'être de jeunes Grecs !

EUGÈNE LE MOUËL.

Journaux et revues

— Avant les vacances, nous avons bien nommé le *Rapatriement*, de Roberval ; même, nous nous sommes permis de voler à son secours lorsqu'on le chicanait sur l'orthodoxie philologique de son nom. Mais, faute d'espace, nous n'avons pu signaler son apparition dans le ciel "journalistique" du Lac Saint-Jean. Disons donc, aujourd'hui, que ce journal est publié depuis le 25 mai. Il a pour programme de favoriser la colonisation. Son directeur est notre ancien élève M. Arm. Tessier. (Hebdomadaire ; 75 cts par année.)

— Pour le même motif de manque d'espace, un petit article de bienvenue, que nous avions préparé à l'adresse des *Primevères*, n'a pu non plus trouver place dans le journal, avant les vacances. Et il est arrivé, par une heureuse fortune, que ces *Primevères* là sont venues d'elles-mêmes parfumer notre parterre, il y a quinze jours, comme on se le rappelle bien. Il n'y a plus, pour réparer le passé, qu'à mentionner que ce joli nom est celui du bulletin collégial publié, à Paris, par l'Ecole Saint-Joseph-des-Tuileries (6, rue du 29-Juillet), institution dirigée par des membres du clergé séculier. Cette institution nous paraît s'occuper exclusivement de l'enseignement classique dit "moderne." — Comme on l'a bien vu, *Primevères* et l'*Oiseau-Mouche* sont devenus tout de suite, à la première rencontre, de vrais amis.

— Pour en finir tout à fait avec nos fautes involontaires d'omission, il nous reste à dire que nos confrères le *Messager de Sainte-Anne* (Pointe-au-Père, Rimouski) et la *Famille chrétienne* (Jeanne d'Arc, par Ottawa), en commençant, celle-ci sa troisième année, et celle-là sa dix-huitième, ont revêtu de nouveaux costumes fort coquets. La *Famille chrétienne*, en la même occasion, s'est faite mensuelle, d'hebdomadaire qu'elle était auparavant.

(1) Nous reproduisons cet article du *Noël* (31 août 1899), avec l'assurance qu'il intéressera nos amis des collèges. RÉD.